

## XYZ. La revue de la nouvelle



### L'odeur de Rose

Claudine Paquet

Numéro 61, printemps 2000

Nouvelles d'une page

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4239ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Paquet, C. (2000). L'odeur de Rose. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (61), 36–36.

## L'odeur de Rose

Claudine Paquet

**C**haque dimanche de l'été, nous partions toute la famille à la plage. Et maman, les pieds dans l'eau, les mains dans le sable, devenait belle. Vêtue de son maillot bleu comme la mer et coiffée de son large chapeau de paille. Ces dimanches-là, sa longue chevelure rousse pendait sur son dos presque nu. Et moi, je pouvais mettre mes doigts dans ses cheveux et sentir le parfum de rose qu'elle s'appliquait derrière les oreilles juste avant de partir.

Une plage tranquille nous attendait. L'avant-midi s'envolait trop vite. Nous construisions un gros château de sable. Mon petit frère creusait des tunnels. Et des douves. Maman et moi érigions les murailles. Puis elle ouvrait tendrement mes mains et y déposait des cailloux avec lesquels je décorais les tours. Elle me nommait « la responsable de la finition ». Nos doigts emmêlés piquaient des brins d'herbe dans le sol, encerclant ainsi notre majestueuse forteresse. Elle me regardait et ses yeux souriaient.

Papa nous appelait ensuite pour le pique-nique qu'il venait de préparer. Nous mangions rapidement. Papa endormait mon petit frère. Maman et moi partions à la recherche de coquillages secrets. En marchant, je posais ma main dans la sienne et elle ne la laissait que pour cueillir de petits bijoux endormis sur la grève. Elle m'offrait toute sa présence, tout son temps. Nous revenions, bercés par les caresses des vagues.

Puis venait le temps de partir. Maman s'assoyait dans l'auto, attachait ses cheveux et redevenait silencieuse. Elle entrait dans la maison, défaisait les bagages, rangeait son sourire et remettait son tablier.

Il me fallait attendre une semaine avant de percevoir l'odeur de rose cachée sous ses longs cheveux de maman. Et si, le dimanche, il pleuvait, moi, je pleurais.